



musée
jurassien
des arts
moutier

Cantonale Berne Jura

06.12.25 – 25.01.26

Guide de l'exposition



Avec les œuvres de

Naara Bahler	Sara Gassman	Daria Samoilova
Jürg Benninger	Mathia Gremaud	Caroline Singeisen
Christophe	Anastácia Kazmina	Jérôme Stünzi
Bregnard	Dilan Kiliç	Aviv Szabs
Daniel Breu	Lea & Adrian	Liza Vadénoff
Collectif MML	Philémon Léchot	Joshua Valentin
Marie José Comte	Lulu&Whiskey	Santo Von Gunten
Carla Blanca	Gérard Lüthi	Raphael Klaus von
Corminboeuf	Kira Mäder	Matt
Alexandre Cottier	Maxence Neveu &	Max Wymann
Anna Lena	Ifé Niklaus	Wolfgang Zät
Eggenberg	Sheang-Li Pung	Anke Zürn

Comme à l'accoutumée, La Cantonale Berne Jura clôt l'année écoulée et s'ouvre sur la nouvelle. 2025-2026 est un passage particulier pour la ville de Moutier, qui devient jurassienne. Un changement politique, mais aussi personnel et émotionnel pour beaucoup.

Les œuvres des 31 artistes et collectifs bernois ou jurassiens sont, elles aussi, à la fois intimes et politiques, et présentent une large palette de techniques, à l'image de la création contemporaine : installation, vidéo, céramique, peinture, gravure, photographie.

Dans la nouvelle aile, les œuvres abordent notre rapport à la nature et au paysage, de manière souvent poétique, mais rarement anodine. Tandis que d'autres nous poussent à penser la société actuelle – la profusion des informations et des opinions ou notre responsabilité face aux événements mondiaux.

La villa, autrefois lieu de vie familiale, abrite des œuvres racontant des histoires personnelles : maladie, traditions, maternité, colonialisme ou migration. Autant de récits intimes qui invitent les visiteurs et visiteuses à s'identifier ou au contraire à découvrir de nouvelles perspectives.

Nouvelle aile (de gauche à droite)



Santo Von Gunten (*1994)

Cette gravure sur bois aux couleurs vives illustre un incident domestique anodin – l'intrusion d'une mouche – comme révélateur des tensions sociales et de l'incommunication moderne. L'artiste, qui observe les mutations de son village natal du Seeland, capture l'absurdité des réactions humaines face à l'imprévu. Plutôt que d'instaurer un dialogue ou une entraide, les personnages se réfugient dans des gestes automatiques. Dans son travail, Santo Von Gunten met en scène la coexistence anonyme et les fractures d'une société où chacun reste prisonnier de ses propres schémas, perdant la capacité d'entrer véritablement en contact avec les autres.



Wolfgang Zät (*1962)

Cette linogravure monumentale est le premier état d'une image appelée à évoluer en un nombre de tirages encore indéfini. Wolfgang Zät poursuivra son processus de gravure jusqu'à ce qu'il estime l'image aboutie. L'œuvre, dominée par cette profonde encre noire, peut évoquer le bord d'un précipice rocheux ou la perspective d'un paysage encore à imaginer. Les éléments minéraux au premier plan, travaillé en creux, semblent presque en apesanteur. Techniquement, l'œuvre impressionne par sa taille : une véritable chorégraphie à plusieurs et des outils créés sur mesure sont nécessaires à l'impression de ce type de format.



Raphael Klaus von Matt (*1997)

Cette œuvre superpose deux techniques – la peinture à l'huile et la broderie – issues d'un même projet numérique Photoshop. L'artiste fusionne divers styles, allant du photoréalisme à l'abstraction, pour créer un paysage hivernal texturé et mystérieux. Le motif central, une figure allongée sur les genoux d'une autre, est traduit à la fois en une grande peinture riche en textures et en une petite broderie. Bien que les échelles diffèrent radicalement, l'artiste refuse toute hiérarchie entre la peinture et le textile. Les deux traductions sont présentées

comme parfaitement équivalentes, invitant le spectateur à une lecture croisée des médiums et des échelles.



Christophe Bregnard (*1975)

Cette œuvre prend naissance dans un rebut de chantier : des carottes de béton extraites d'un sol autrefois agricole, aujourd'hui recouvert par une usine. Cette matière froide est assemblée pour créer une forme nouvelle, celle d'une branche. Ce fragment d'arbre tombé au sol peut suggérer la destruction du vivant ou évoquer paradoxalement le retour de la nature – la victoire du végétal sur la matière qui l'a autrefois remplacé. La sculpture de Christophe Bregnard nous invite à reconsiderer la place et la valeur que nous accordons au monde naturel dans la société contemporaine et ouvre une réflexion sur l'enchevêtrement entre nature et artifice.



Daniel Breu (*1963)

Intitulée *PHYTO*, cette série de trois dessins pris à la suite constitue un storyboard. Les formes organiques évoquent des feuilles se resserrant peu à peu. La progression, comme un zoom de la première image, plonge notre regard dans les détails de ce dessin au graphite d'une grande précision. Malgré la multiplication apparente des détails, l'objet se refuse à toute interprétation claire, nous empêchant de déterminer précisément ce qui est représenté.



Naara Bahler (*1989)

L'œuvre intitulée – en espagnol, langue maternelle de l'artiste – *Olvidamos cómo contemplar la madre tierra?* (Avons-nous oublié de contempler Mère Nature ?) est une invitation à marquer un temps d'arrêt dans une société dictée par la vitesse et la productivité et à nous interroger sur notre rapport à la Terre. Le processus créatif de Naara Bahler est étroitement lié à son enfance passée à observer la nature. Mélant les techniques – photographie analogique, impressions végétales et cyanotype – son œuvre fusionne des éléments naturels avec des traces de l'humanité dans une mystérieuse harmonie.



Liza Vadénoff (*1958)

Cette œuvre textile est le fruit de sept mois de travail méditatif – plus de 1 200 heures de broderie. Inspirée par l'observation d'un héron pique-bœufs ou garde-bœufs arrivé en Dordogne, l'artiste a laissé le processus créatif évoluer librement. L'oiseau, indicateur visible du réchauffement climatique étendant son aire de répartition vers le nord de l'Europe, y est représenté dans un paysage foisonnant de détail et de couleurs. La composition illustre la migration d'une espèce favorisée par les changements environnementaux, tout en célébrant la liberté et les surprises du geste créatif.



Philémon Léchot (*1999)

Mon beau Graity de Philémon Léchot, appartenant à la série *Mondes intérieurs*, explore le paysage comme reflet de l'âme humaine. L'artiste utilise la chaîne du Graity, un lieu jurassien familier aux forêts denses et falaises escarpées, non comme un simple décor, mais comme un miroir des émotions – des peurs, espoirs et rêves. Cette œuvre d'un habitué du portrait semble à première vue dépourvue de figure humaine. Mais en y regardant de plus près, on dénote des silhouettes dans les traits du dessin. Le paysage devient ainsi un «portrait de montagne» capturant l'intimité et l'ordinaire, où le monde extérieur et l'intériorité se confondent.



Marie José Comte (*1946)

L'œuvre de Marie José Comte s'articule autour de la condition humaine et du lien entre l'humain et la nature. L'œuvre est composée de *six peintures noires* desquelles des formes mouvantes émergent de la matière. Ces formes mystérieuses – animales, végétales ou aériennes – invitent à l'introspection face à l'inconnu. Son installation *La Marelle* – composée de verre et de cailloux – répond aux peintures. Marie José Comte utilise ce jeu antique comme une puissante métaphore de l'existence. En rendant le parcours impraticable, l'artiste interroge la fragilité de notre chemin de vie et les défis de l'équilibre, faisant écho aux théories de Jean-Marie Lhôte. Dans son ouvrage *Le Symbolisme des jeux*, la marelle est un parcours initiatique symbolique où le joueur,

représentant l'âme humaine, progresse de la Terre au Ciel. Chaque étape et règle du jeu métaphorisent les épreuves morales et le chemin spirituel nécessaires pour atteindre la sagesse ou le salut.



Anna Lena Eggenberg (*1996)

L'œuvre d'Anna Lena Eggenberg, dont le titre anglais, *a salty sentence*, peut se traduire par « une condamnation salée » ou « une phrase salée », est une peinture à l'acrylique et à la bombe aérosol sur toile. L'artiste y explore la narration abstraite en utilisant des couches, des transparences et des coulures pour créer des paysages mystiques peut-être liés à l'eau de mer et aux forces naturelles imprévisibles. Anna Lena Eggenberg conçoit ses toiles comme des espaces immersifs où le public (ses « co-penseurs ») peut librement suivre les fils narratifs suggérés. L'œuvre mélange l'organique de la nature et l'esthétique plus urbaine du spray, offrant une plongée dans un récit visuel ouvert.



Gérard Lüthi (*1957)

La série *L'herbier imaginaire* de Gérard Lüthi est une exploration poétique qui marque une rupture avec la perfection numérique. L'artiste utilise des techniques rudimentaires et artisanales, telles que le sténopé (camera obscura) et le photogramme, pour concevoir un herbier non pas naturaliste, mais empreint de mystère. Lüthi fabrique ses propres outils et accepte les imperfections du processus argentique pour mêler formes végétales et jeux de lumière. Cette démarche est une méditation sur le hasard, l'improvisation et le retour aux sources de la photographie. Elle met en lumière une forme d'artisanat contrastant notamment avec l'installation sonore de Lea & Adrian qu'elle côtoie dans la salle.

Joshua Valentin (*1997)

Dans cette œuvre, l'artiste explore l'abstraction à travers une application de peinture qui joue avec la transparence et la



profondeur. Les formes, bien qu'inspirées par le monde organique, sont transformées et réinterprétées, invitant le spectateur à une exploration visuelle plutôt qu'à une identification immédiate. La composition utilise des nuances subtiles et des effets de diffusion pour créer une atmosphère évocatrice. Le tableau offre ainsi une expérience de contemplation, où la perception du sujet cède la place à la sensation et à l'interprétation personnelle.



Lea & Adrian – Adrian Buchli (*1980) / Lea Heim (*1981)

L'installation de Lea & Adrian confronte les visiteurs et visiteuses aux tensions entre faits, opinions et sentiments à l'ère de l'intelligence artificielle. Sur deux écrans s'affichent deux phrases : «THIS IS NOT OUR OPINION» (Ceci n'est pas notre opinion) et «IT FELT RIGHT» (Cela semblait juste). La voix d'une intelligence artificielle énumère 200 phrases ambiguës et hors contexte, également générées par une IA. Dans la société actuelle, on peut penser que les sentiments et les opinions ont plus d'influence que les faits bruts ou l'analyse rationnelle. L'œuvre met ainsi en évidence la création automatisée de récits et la subjectivité humaine face à l'information. Par précaution, quelqu'un a tracé un cercle de sable protecteur autour de l'installation. Qui est protégé de qui, ici ?

Cafétéria et extérieur



Jérôme Stünzi (*1981)

Cette œuvre vidéo percutante confronte l'immuabilité de la statuaire grecque antique aux angoisses de notre époque. Trois portraits de statues figées s'animent pour réciter un texte en trois actes, créant un dialogue saisissant entre l'histoire idéalisée et les injonctions modernes. Jérôme Stünzi y explore la paralysie collective face aux crises mondiales et notre refuge dans le développement personnel. Les figures antiques, devenues symboles de notre propre inaction, nous

interpellent. L'œuvre se clôt sur un appel vibrant : l'imaginaire et l'action – créer du sens, se relier aux autres – sont les seules voies pour échapper à la torpeur et à la solitude modernes.



Mathia Gremaud (*1998)

Cristaux de Mathia Gremaud est composé de cinq sculptures en acier inoxydable poli miroir, produit en collaboration avec les apprentis de l'école du métal à Bulle. Ces cristaux sont des « sculptures vivantes » qui évoluent en fonction des conditions climatiques. Les formes sont exposées aux éléments naturels (lumière, givre, glace) et reflètent l'espace environnant. Cette interaction symbolise le lien entre le monde intérieur et le monde extérieur, invitant à des interprétations poétiques et existentielles sur la nature éphémère de l'art et de notre environnement.

Villa 1^{er} étage



Lulu&Whiskey – Myriam Gallo (*1989) / Yvonne Lanz (*1984)

Cette installation, un écosystème en soi, est composée d'éléments en céramique emmaillée et de tubes de verre contenant de l'eau. L'eau, provenant de l'atelier des artistes et du lac de Thoune, est prisonnière des tubes de verre. Elle poursuivra son cycle infini lorsque les œuvres seront détruites, dans un avenir proche ou plus lointain. En attendant, l'eau est témoin du passage des visiteurs et visiteuses de cette exposition. Les céramiques portent des traces de corps, de mains ou de pieds : Lulu & Whiskey nous rappellent ainsi que les êtres humains aussi sont indissociables du reste du monde. Le duo explore les interactions, la communication et la coexistence entre humains, non-humains et matière.



Aviv Szabs (*1992)

L'installation photographique d'Aviv Szabs, aborde la période de grand bouleversement qu'est l'arrivée d'enfants dans un couple et ses conséquences sur la capacité à créer. L'œuvre se nourrit de son histoire personnelle et quotidienne, photographiée entre 2020 et 2025, non destinée initialement à être montrée. Le titre, *This is not a locked room* (Ceci n'est pas une pièce fermée à clé), fait référence à la nécessité d'avoir, comme l'écrivait Virginia Woolf, « une chambre à soi » pour pouvoir penser et créer. L'installation met en scène ces images dissimulées derrière une véritable porte. En invitant le visiteur à l'ouvrir, Szabs propose une réflexion sur l'intimité, la maternité et la difficulté pour les femmes artistes de trouver leur place et un espace propice à la création.



Dîlan Kiliç (*1990)

L'installation *Nos états civils* de Dîlan Kiliç est une œuvre intime et politique qui revisite une lettre envoyée par la mère de l'artiste à l'État civil de Fribourg concernant la validation officielle du prénom de sa fille. 33 ans plus tard, l'artiste décide d'écrire à son tour à l'État civil afin de faire part de son vécu avec ce prénom turc. À travers cette correspondance, également traduite en turc, Dîlan Kiliç illustre la nature complexe et ambiguë de l'identité personnelle et les tensions entre appartenance et exclusion. Les visiteurs et visiteuses sont invité·e·s à prendre une enveloppe et à lire la lettre.



Caroline Singeisen (*1977)

Bestia 1 est une œuvre expressive qui capture l'essence de la pratique performative de Caroline Singeisen. Réalisé directement au sol, ce dessin au fusain grand format est le résultat d'une chorégraphie physique où l'artiste a utilisé l'intégralité de son corps. Loin d'un geste purement graphique, l'œuvre est imprégnée des traces visibles de cette interaction corporelle, transformant la surface en un témoignage de la physicalité et de l'effort. Caroline Singeisen explore ici la féminité, les impressions sensorielles et les êtres hybrides. L'œuvre incarne une dimension

politique et féministe, où l'acte de dessiner devient une réappropriation physique et graphique de l'espace.



Carla Blanca Corminboeuf (*2000)

Ce projet photographique explore la «Tunantada», une danse traditionnelle péruvienne, comme un miroir de l'histoire coloniale et de l'identité contemporaine. Née de la colonisation espagnole et des interactions entre les cultures indigènes et hispaniques, la danse met en scène divers personnages de manière caricaturale. Le masque et le costume portés par le danseur sont un moyen de subversion et de satire des anciennes hiérarchies. En juxtaposant le danseur masqué, son visage démasqué et une statue sur la place du village, le travail de Carla Corminboeuf interroge cette tradition qui agit comme un pont entre les individus, leur patrimoine culturel, et les défis de l'identité façonnée par l'histoire, la migration et le changement générationnel.



Sheang-Li Pung (*2002)

A bit of time est un témoignage photographique de la vie de Sheang-Li Pung durant ses études de danse à la Haute école des Arts de Zurich. Il utilise la superposition d'images de ses ami·e·s et de son environnement pour créer des compositions étranges et atmosphériques. Ces photographies traduisent un mélange d'euphorie, d'épuisement, de recherche de tranquillité dans une ville sans âme, d'amis qui étaient comme une famille, de chagrin et d'évolution. Initialement conçue comme une série de 18 cartes postales offertes à son entourage pour dire adieu à ces deux années intenses, l'œuvre a été retravaillée pour ne garder que son essence. Il s'en dégage une certaine mélancolie et toute la beauté fugace de ces années fondatrices.



Sara Gassman (*1980)

Sara Gassman pratique la peinture et la céramique dans une même approche. Cette pièce de céramique, issue d'une importante série intitulée *Heisse Quelle* (Source chaude), est traitée comme une

toile. Sara Gassman peint avec l'émail et considère l'assiette de céramique comme un support et non pas comme une sculpture en soi. Sur cette représentation d'une nature morte, les couleurs et les formes dominent en se superposant en transparence. L'image apparaît ainsi vibrante de texture et de profondeur.



Jürg Benninger (*1966)

Ce personnage à genoux, tête renversée en arrière et bouche grande ouverte, tient un bouquet d'où s'échappent une multitude de bouches hurlantes. Pourtant, aucun son n'en sort, comme dans une métaphore de l'absurdité de l'existence. Toute personne souhaite être entendue et comprise, avec pour résultat que chacun crie très fort, produisant un vacarme incompréhensible. Jürg Benninger souffre de déficience auditive ; pour comprendre son interlocuteur, il se fie aux mouvements de ses lèvres. Dès lors, hausser le ton n'aide en rien. Ce sont la précision de la pensée et la clarté des gestes qui favorisent une communication fluide.



Kira Mäder (*1996)

Le travail de Kira Mäder est profondément intime. Les deux œuvres exposées ici forment une paire : celle de gauche a été réalisée en 2023, avant son diagnostic de cancer, celle de droite après l'annonce de la maladie. Elles établissent un dialogue poignant entre son moi antérieur et sa perception corporelle altérée. L'artiste utilise des palettes de couleurs identiques mais des techniques différentes pour illustrer l'évolution de son rapport au corps. Ce processus de dévoilement transforme son art en un témoignage puissant qui confronte le spectateur à la fragilité humaine et à des thématiques souvent ignorées comme la douleur, la peur, la honte et la maladie.



Anke Zurn (*1964)

L'œuvre d'Anke Zurn est un assemblage de 60 dessins mêlant peintures et diverses encres, végétales notamment, inspiré par les formes organiques. Réalisées sur papier humide, ces pièces reflètent son intérêt pour les processus de recherche visuels et tactiles, ainsi que pour les thèmes de la rareté des matériaux et de leur présence dans l'art. L'ensemble s'intègre poétiquement dans l'espace d'exposition, invitant à une réflexion sur la croissance et la forme, en référence aux travaux scientifiques du biomathématicien D'Arcy Wentworth Thompson en 1917, qui soutient que la forme des organismes vivants est déterminée non seulement par l'évolution, mais aussi fondamentalement par des lois physiques et mathématiques universelles.



Maxence Neveu & Ifé Niklaus (*2000 & *1985)

L'œuvre de Maxence Neveu et Ifé Niklaus, est le résultat tangible de leur exposition participative *RE-COLLE-ECT* (avril 2025, La Voirie Bienné). Ce projet aborde le traumatisme collectif et la résilience par le biais de l'art participatif. Dans l'exposition initiale, les visiteur·euse·x·s assemblaient des objets cassés pour créer des sculptures symbolisant la réparation. Le catalogue est un bloc-notes dont chaque page détachable reproduit une de ces sculptures uniques. Il vise à propager ces « réparations », soulignant l'urgence et la nécessité de stratégies de guérison collectives. C'est une œuvre qui démocratise le soin et rend l'art accessible, à portée de main.

Chaque personne est invitée à détacher une feuille et l'emporter avec soi.

Villa 2^e étage



Collectif MML – Gilles Lepore (*1972) / Maciej Mądracki (*1984) / Michal Mądracki (*1984)

Cette vidéo fait suite à *Casting I / Marie Madeleine vs La Kamikaze*, montrée dans cette même salle lors de la Cantonale 2022. L'œuvre rejoue un casting de masse pour le film *Gladiator* de Ridley Scott, tourné à Ouarzazate aux portes du Sahara, où des centaines de figurants locaux, souvent issus du « peuple du désert », ont été recrutés pour former une foule anonyme. Le projet subvertit l'intention originale du cinéma occidental, qui efface l'identité de ces individus au profit d'un stéréotype. En filmant les figurants en gros plan et en mettant leur action d'exaltation en avant, le collectif MML leur redonne une visibilité et une individualité. La présence des acteurs et de leurs émotions est d'autant plus puissante lorsque le silence s'impose. L'œuvre met en lumière la frontière entre la réalité de ces vies locales contaminées par l'illusion cinématographique et les fantasmes occidentaux qu'ils sont contraints d'incarner. Une réflexion sur la colonisation de l'imaginaire et la transformation d'un lieu réel en décor permanent.

La vidéo est sous-titrée en français et anglais de manière alternée.



Alexandre Cottier (*1992)

Alexandre Cottier explore la condition humaine à travers le prisme de l'absurde. La série *The Invisible Man* (L'homme invisible) met en scène une sorte d'anti-héros énigmatique dont l'identité est fluctuante : tantôt loup-garou, tantôt papillon de nuit, ampoule ou simple silhouette anonyme pendue par les pieds, évoquant un humour surréaliste. Le trait simple et illustratif de l'artiste sert une composition visuelle qui cherche les (dés)harmonies. En s'inspirant du cinéma et de la littérature, son travail découle de l'expérience d'être un être humain parmi d'autres.



Anastácia Kazmina (*2001)

L'installation textile d'Anastácia Kazmina réinterprète les azulejos portugais pour examiner l'histoire coloniale. Utilisant du tissu teint, du fil et de la pâte à papier, l'artiste transforme les carreaux rigides en panneaux flexibles, créant un dialogue spatial entre deux pièces opposées. L'œuvre explore la dualité de la beauté ornementale des azulejos, qui dissimule un héritage colonial, remplaçant la céramique par le textile pour révéler comment l'art a historiquement « habillé la violence de beauté ».



Daria Samoilova (*2002)

Ce diptyque poignant explore la complexité de se reconstruire après la désillusion. Utilisant la peinture et l'écriture, Daria Samoilova emploie la métaphore et le symbolisme des couleurs pour traduire des états émotionnels complexes. L'œuvre confronte l'impulsion de créer un « nouveau monde » à partir de rien avec la crainte que ce ne soient que de nouvelles illusions. Un poème personnel, rédigé en ukrainien et inclus dans la composition, agit comme une clé linguistique et émotionnelle, ancrant la toile dans une expérience vécue de perte et de résilience, où l'artiste cherche un sens dans l'obscurité.



Max Wyman (*2000)

WHEN SICKNESS IS TEMPORARY, CARE IS NOT NORMAL est une œuvre qui transforme le repos en acte de résistance politique. Inspirée par la *Sick Woman Theory* de Johanna Hedva et l'idée que le repos sans but est révolutionnaire, la bannière crochetée arbore les mots *rest, rot, riot* (repos, pourriture, révolte). L'artiste utilise l'artisanat textile, un médium historiquement sous-évalué et féminisé, pour créer même dans l'épuisement. L'œuvre dénonce la norme capitaliste qui réduit le repos à une simple réparation pour la productivité. En exposant cette bannière, initialement située au-dessus de son lit, l'artiste rend visible la lutte intime contre l'exploitation systémique, affirmant que le véritable repos est, en soi, une puissante révolte.

Le jury ayant sélectionné les œuvres exposées

- Mireille Henry, Artiste
- Félicia Fasel, Membre du Club jurassien des Arts, Secrétaire nationale à la jeunesse
- Mélanie Devaud, conservatrice ad intérim du musée

Auteurs-trices des textes

Les artistes exposé.e.s, les divers auteurs-trices ayant commenté leurs œuvres,
Mélanie Devaud commissaire de l'exposition

Informations pratique

Vernissage samedi 6 décembre à 11h

Horaires d'ouverture

Jeu – dim : 14h – 18h

Fermeture jours fériés :

Jeudi 25.12.25 et jeudi 01.01.26

Tarifs :

CHF 6.– / 4.–

Musée jurassien des Arts Moutier
Rue Centrale 4
CH-2740 Moutier
+41 (0)32 493 36 77
www.musee-moutier.ch

